

mots

écologie du souvenir
recueil de fragments
anne marlangeon

enfouissements

Issue d'une famille de femmes qui ne jettent rien, qui conservent, tout ; les traces du passé, les objets du passé. Je peux remonter loin, aux parents de ma grand-mère, famille d'immigrés italiens, marchands de bijoux fantaisie. Je parle donc d'avant 1900 puisque ma grand-mère est née en 1901.

Des bijoux fantaisie des arrière-grands-parents Dell'Erba, j'en ai plein. Des bijoux d'un temps tellement anciens : des sautoirs de perles de jais fragiles comme des gouttes de pluie noire. Et des breloques, des gris-gris, des saintes vierges, des médailles, plein...

Qui aurait le cœur de les jeter, de les disperser, de les vendre, de les disséminer ? Pas moi. Je garde, je trie, j'entasse, je range... je continue la tâche de la mère, et avant elle de ma grand-mère, cette tâche allouée par les générations de femmes avant moi.

Les tissus, les dentelles, les monogrammes, le linge marqué, quelle histoire ! Ma grand-mère maternelle avait été petite-main dans une maison de couture et ma mère a cousu toute sa vie durant. C'est un savoir transmis de mère en fille que je n'ai pas voulu reprendre à mon compte.

En revanche, les tissus je les ai bien repris à mon compte... Des caisses, des boîtes, des malles, des cartons entiers de vieilles dentelles, comme des reliques précieuses que je ne peux ni jeter, ni vendre, ni utiliser. Je ne couds pas assez bien pour oser les découper, les sacrifier. Le mythe de la dentelle ancienne faite main est au rang de religion dans ma famille. Mais qu'en faire ? Qui mange avec des serviettes amidonnées brodées aux initiales de la famille ? Qui s'essuie les mains avec des linges aux chiffres de la maison ?

C'est d'un autre temps, c'est une transmission encombrante qui offre le rêve d'une vie différente, ou le temps avait le temps.

15 !.... 15 compas

Mais qui peut avoir 15 compas chez lui ? Imaginons un peu combien de génération de conservatrices il a fallu pour accumuler 15 compas ...

Et pour 15 compas, combien de milliers de boutons, de centaines d'assiettes, de dizaines de théières, de millions de timbres de collection, de myriades de coupons de tissus, de panières de dentelles, de poignées de bobines de fil. Qui me parlent tous de ma mère, de ma grand-mère et de tous mes aïeux.

Collection de timbres pas de place trop de trucs je ne sais pas faire je n'ai pas envie de faire, comment avoir le temps d'entretenir une collection de timbre qui remonte à si longtemps loisir d'un autre âge trop c'est trop je ne peux pas je ne veux pas et ça ne m'intéresse pas, c'est une occupation d'homme je n'ai pas envie je peux m'en servir pour faire de l'art mais pas plus, plus de place, pas de place pour écrire, pour dire, que j'en ai assez, assez de trucs assez de timbre je ne veux pas

Mais qui sont ces gens qui hantent mes tiroirs de leur mine vieillote et de leur teint sépia.

Pour une photo scrupuleusement annotée au dos, j'en ai 10 de parfaits inconnus non répertoriés.

Leur dois-je respect ou indifférence ?

Puis-je m'en débarrasser ou bien sont-ils les reliques sacrées de l'histoire de ma famille ?

Dans le doute, je les garde.

Je pourrais passer ma vie à coudre, à raccommoder, à ravauder, jamais je n'aurais assez à vivre pour pouvoir utiliser les milliers de boutons amassés au fil des décennies par les femmes de la famille

Ce cahier pourrait avoir mille pages. La liste des (im)possibles est sans fin :

Les clés

Les diplômes

Les lettres

Les cahiers de classe

La vaisselle ancienne

Les draps anciens

Les habits de bébés

Les médailles militaires

Les dés à coudre

Les mètres rubans de couturières

Les bobines de fils

Les galons

Les dinettes

Les cartes postales

Les faire-part

Les journaux de mode

Les photos des ancêtres

témoignage zéro

Dès le retour du cimetière, j'ai entrevu l'enjeu. Depuis des mois, la maladie avait été gérée, la vieillesse accompagnée, l'hôpital visité et les adieux très correctement échangés. Maman était partie entourée des siens, dans une presque sérénité. Tout était en ordre. Enfin presque. Car elle laissait derrière elle un bien lourd héritage qui confinait plus au fardeau qu'au cadeau. Elle m'avait pourtant prévenue : « mais qu'est-ce que tu vas faire de tout ça ? ». Tout ça ? Comment décrire ce tout et ce ça sans tomber dans un fastidieux et interminable inventaire à la Prévert ? Imaginez 3 ou 4 générations de femmes qui n'auraient jamais rien jeté. Des femmes qui, selon les époques, avaient connu l'exode, la misère, la guerre, la faim, le manque. Et pour lesquelles le moindre objet semblait précieux au regard d'un possible retour de disette. Imaginez maintenant la maison de famille, vidée de ses habitants et occupée par toutes ces choses qui ont gagné la bataille pour l'occupation de l'espace.

Trois étages, une cave et une dépendance. Pleins. À craquer. Remplis comme des œufs.

Chaque article s'y déclinaient par dizaines d'exemplaires, voire centaine pour certains d'entre eux.

On ne peut échapper à l'inventaire :

Des générations de photos.

Des myriades de services de porcelaine.

Des bibliothèques de livres.

Des malles de laine.

Des armoires de vêtements.

Des archives de papiers.

Des piles de draps.

Des collections de timbres...

Les mots viennent à manquer pour dire le trop, le surplus et l'enfouissement.

Dès le retour du cimetière, j'avais donc bel et bien compris l'enjeu. Comment vider, jeter, évacuer, trier sans profaner ? Sans insulter une existence entière d'archiviste ?

Sans nier que ma mère avait passé sa vie à classer, ranger et à circonscrire l'envahissement ?

Maintenant il fallait être concret, pragmatique. Ne pas se laisser submerger par les souvenirs ou les sentiments. Il convenait de faire le vide car on ne peut laisser ainsi une maison abandonnée pleine des objets de plusieurs vies. Il fallait s'y attaquer et agir. Entre mythe de Sisyphe et écuries d'Augias, la maison m'attendait.

Il faut bien commencer par quelque chose. Le tout commence par un.

Un truc, un bidule, un machin à jeter, comme symbole du commencement de l'énorme tâche qui nous attendait.

J'attrapais donc un tout petit bout de ficelle qui trainait. Un rien du tout. Cinq centimètres de chanvre tout au plus.

Je me penchais alors au-dessus de la poubelle, le bout de rien du tout à la main, lorsque retentit la voix de mon frère : « tu es folle, tu ne vas pas jeter de la ficelle, ça peut toujours servir !

je me souviens

La douceur angevine des années soixante résonne en moi comme les photographies de la campagne française de Depardon : c'était un village perdu au creux des vallons, entre Loire et Maine, et mon enfance m'y appelle. Tous mes sens s'en souviennent encore, de si nombreuses années après.

Toutes les enfances ont sans doute ce délicieux goût de nostalgie mais celle de mes étés à la campagne a une saveur toute particulière que personne ne peut savoir : car personne, hormis mon frère et moi, n'était confié deux mois par an à la douce férule de Madame Hallier, notre grand-mère maternelle qui avait été directrice de colonies de vacances pendant 27 ans. « J'ai maté plus de 3000 gosses dans ma carrière, ce n'est pas vous qui allez m'apprendre la chanson » prévenait-elle au début de chaque été. Elle nous aménageait une vie saine et organisée dont elle nous chargeait de

rendre compte à nos parents dans des lettres quotidiennes et détaillées qui nous tenaient lieu de devoirs de vacances.

Je me souviens des courses au village, tout en bas de la grande côte, quand klaxonnait le camion du boucher. Son jambon étonnamment gris et moiré sentait bon le cochon de la ferme.

Je me souviens des siestes contraintes dont nous nous réveillions, tout empâtés, au bruit des abeilles qui cherchaient la fraîcheur dans le formica de la cuisine.

Je me souviens des sorties de messe, le dimanche matin, qui voyaient enfin le village s'animer de paysannes en habits et en verve.

Je me souviens de nos longues marches, sur la route, le long des haies de bocage, entonnant à tue-tête des chants scouts en une ridicule colonie de vacances de 3 pèlerins.

Je me souviens de la tente plantée pour nous dans le champ voisin, caverne magique de toutes les aventures et de toutes les libertés.

Je me souviens des spectacles costumés et chantés que nous préparions assidûment pour fêter l'arrivée des parents.

Je me souviens des petits déjeuners pris en famille, au fin fond de la forêt, tous en pyjamas, pour aller voir les lapins cavalier dans l'aube.

Je me souviens des roulades avec les enfants des fermes dans les meules de foin.

Je me souviens des frissons offerts par la langue à la fois douce et râpeuse des veaux que nous laissions téter nos doigts.

Je me souviens des brocs d'eau qu'on allait remplir à la pompe voisine pour prendre un bain hebdomadaire dans un tube planté au milieu du soleil de la cuisine.

Je me souviens de mon petit potager luxuriant attaqué par les taupes obstinées.

Je me souviens de la douve du jardin, tapis mouvant de lentilles d'eau, dans laquelle nous tombions au moins une fois par an.

Je me souviens de la cabane effrayante où nous devions aller faire pipi au fond du jardin.

Je me souviens de la fermière assommant Jeannot Lapin pour lui enlever son petit pyjama.

Je me souviens de la mare envasée où nous nous étions embourbés jusqu'aux genoux.

Je me souviens des chemins de ronciers et des confitures de mures par litres entiers.

Je me souviens du serpent au bord du chemin.

Je me souviens.

Je me souviens de mon Anjou des années soixante, moi petite parisienne qui n'ai vécu ma jeunesse que pour ces étés-là.

pléonasme translucide

Sa forme bonhomme et débonnaire est déjà, à elle seule, une promesse de gourmandise. On le pressent aligné parmi ses semblables, sur les clayettes de la cave, reposant dans l'ombre fraîche ses futures succulences.

Sans âge, il raconte les cuisines de nos mères et de leurs aïeules, leurs tours de main et leurs recettes secrètes.

Son gros cul bien rond appelle la main qu'il épouse, à moins que ce ne soit le contraire. Sa transparence nous ouvre tout un monde d'espérances : fruits d'été dans la stérile rigueur de l'hiver, giroflles et cèpes parfaitement parvenus dans l'assiette du printemps.

Son couvercle hermétique est tenu clos par la magie d'entrelacs de ferraille, judicieux et mystérieux, dont la simplicité élaborée dit, à chaque actionnement, l'émerveillement de l'enfance.

Il doit se faire tirer très fort l'oreille qu'il a fine mais orange, pour nous laisser accéder à ses trésors. En un pop annonciateur, il nous délivre alors ses secrets.

Sous le doigt, en relief, courant sur le verre, il écrit son nom et clame sa qualité : le parfait.

poétique de mémoire

Retrouver des photos de famille et n'y reconnaître personne

Contre ses cicatrices pour se souvenir de son histoire

Graver l'expérience en ses rides

Prendre un outil en main pour retrouver le geste du faire

La chicorée Leroux comme souvenir de vacances

Se raccrocher à un idéal perdu pour oublier

Saisir le goût du déjà-vu

Ressasser l'histoire d'une clé perdue puis retrouvée

Vase grasse entre les orteils
Langue des veaux et peaux de lapins
Ecrire avec une mine cassée pour éviter d'aller au taille-crayon
Attention les enfants, votre père arrive
S'entendre reprocher de pleurer tout le temps
Balancer des noyaux de cerise dans la maison
Ecouter des histoires sur un tourne-disque
Ne pas comprendre pourquoi un jour je n'existais plus
Crever une porte d'un coup de colère
Ne jamais rien entendre à la vie des grands
Se recroqueviller au fond du lit pour ne plus entendre
Craindre sa colère sourde et ses hurlements
Perdre sa place d'unique
Avant 3 ans tu étais mignonne
La guêpe qui m'a piquée dans la bouche
Reproches continuels jamais assez bien
Vie inventée pour une vie rêvée
Mémoire vaincue, souvenirs bafoués.

Accroc du lin

Rapetassage

Forme de vie

Lin ébréché

Usure d'une vie

Bords rapprochés

Suture endormie

R

éprise tout commence par là

avaudage

apetassage

avauderie

accommodage

éparation

apiéçage

afistolage

Le tout n'est qu'histoire de remords et de repentirs.

Genèse de la rage des femmes.

vieux papiers

Effrités par le temps

Comme peau mal nourrie

Craquelant sous le doigt

En poussière de fragments intangibles

Vieux papiers en fin de rien

Portent encore trace

De leur vie d'avant

un trou

Un trou est histoire de renoncement
Entrelacs de devoirs
Obéissance aux travaux de dame
Aller du fil en ce sens
Retour de l'aiguille vers ailleurs
Vie dédicacée au soin
Du linge encore
Un trou est affaire de liberté

le village

A-t-on tous un village ancré au fin fond de son enfance ?

Possédons-nous tous ou plutôt

Sommes-nous tous possédés

Par des souvenirs qui sentent le foin,
la vase et le cul des vaches ?

Il y a ceux donc la jeunesse s'est nichée dans un coin de campagne, entre deux vallons aussi rassurants que les seins de leur mère.

Ceux qui ont connu les temps des 13 filles du facteur, des errances avinées du cantonnier, des parvis d'églises endimanchés.

Ceux qui ont couru derrière le camion du boucher ambulancier et roulé dans les bottes de foin.

Ceux qui ont passé tous leurs étés dans un bled paumé d'Anjou dans les années 60 et qui en ont gardé le goût tangible, palpable et odorant comme une senteur de mélisse écrasée au bord du chemin.

Lèvres pourpres.
Mûres des haies.
Pots en laiton.
Principe d'automne.

Persistant.
Construisant.
Essentiel.

Si un village vous habite et a construit votre mythologie personnelle, vous ne pouvez alors qu'imaginer qu'un village a nourri chaque enfance, bâti chaque enfant.

Mais dans un sursaut de réalisme, sortant du mythe de l'enfance idéalisée dans un village magnifié, on se retourne sur l'histoire de ses propres enfants et reprenant âprement conscience on réalise qu'on ne leur a pas offert de village pour leur enfance.

Dès lors, on s'interroge, contrits : mais que leur a-t-on construit comme souvenirs ?

D'une tache la graine

S'incarne d'entre tes doigts

Inspire encore une fois

Main qui caresse

Le tissu de la joue

Coud et referme le trou

Sur le chemin

Senteur de rose

Ecole à jamais

Objets anémiés de souvenirs obsolètes

Mémoire révolue en une page tournée

Narration d'une liberté délaissée